

On s'abonne à Lyon,

Rue de la Préfecture, 2,

A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS doivent être adressés franco au bureau de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.  
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

# L'ENTR'ACTE,

*Gazette des Salons et des Théâtres.*

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

## BIOGRAPHIE.

### Eugène de Grailly.

M. Eugène de Grailly est un de ces talents prédestinés dont les annales dramatiques offrent de temps en temps quelques exemples.

Bien jeune encore, son père l'emmena chez le duc de Guêtre, qui lui fit réciter une fable de Florian; il mit dans sa diction tant d'expression et ensemble tant de naturel, que le duc, profondément ému, ne put retenir ses larmes. Dès ce moment, il devina quel avenir attendait l'enfant qui lui était présenté; de si heureuses dispositions le charmèrent, et il voulut le garder quelques jours chez lui, autant par attachement personnel que pour se procurer le plaisir de l'entendre déclamer.

Encouragé par cet accueil plein d'un intérêt touchant; fier, comme on l'est à cet âge, des premiers mots flatteurs que l'on s'entend dire, mots qui décident souvent du sort de toute la vie, et que l'on n'oublie jamais, Eugène ne rêvait plus que déclamation et théâtre. Les beaux morceaux de nos premiers poètes tragiques le frappèrent; il les apprit et les récita toujours à la satisfaction générale dans les salons où on était assez heureux pour le posséder. Mais une plus vaste arène devait s'ouvrir à l'enfant qui devenait jeune homme; ces louanges à huis-clos ne suffisaient plus à son ardente nature; il lui fallait une autre scène pour ne rien réprimer de son impétueux essor. Malgré les prières répétées de son père, malgré ses ordres formels, Eugène céda à l'irrésistible penchant de vocation qui l'entraînait: il débuta chez Comte par un succès, et ne s'en tint pas là; il alla toujours *crescendo*, et peu après Sevestre s'empara de lui. Sur ce théâtre il joua *Faublas*, *le Tasse*, avec Mme Jules Sevestre, et des applaudissements mérités l'y accueillirent constamment; il ne le quitta que pour entrer à la Gaité, où créa *el Gitano de la Tache de sang*, *la Muette de Manchester*, pièces dans lesquelles son talent se montra sous un si beau jour, que Jules Janin consacra un feuilleton à son éloge.

Une scène trop secondaire ne devait pas nourrir l'espoir de le conserver long-temps; aussi la direction de la Porte-St-Martin le reçut-elle avec empressement au nombre de ses artistes privilégiés; c'est là qu'Eugène créa Michel dans *Guillaume Colmann*. Cette dernière création surtout lui fit beaucoup d'honneur; redemandé à la fin de la pièce, d'universels bravos saluèrent sa présence; et, chose rare, tous les journaux d'alors s'associèrent à cette ovation, et furent unanimes par l'empressement qu'ils mirent à le faire connaître.

Depuis sept mois, Eugène de Grailly, en homme d'expérience et de bon goût, s'est associé aux succès, je veux dire aux triomphes de Mlle George, et nous avons pu le voir et l'apprécier dans *Egysthe de Mérope*, dans *Arsace de Sémiramis*; mais la *Tour de Nesle* nous a fourni

l'occasion de l'admirer dans *Buridan*. On dirait que ce rôle capital a été écrit exprès pour lui, tant il sait impressionner son auditoire par la vérité et le pathétique de son jeu, sans rien ôter par l'exagération à l'illusion du spectateur. Nous ne dirons pas combien il a été tragique et terrible dans son ironie, alors que, sous forme de narration, il rappelle à Marguerite de Bourgogne le moment funeste où il reçut le poignard qui devait immoler le duc Robert, père de la même Marguerite.

Nous taïrons ce qu'il y a eu de paternel amour, de sensation déchirante dans sa voix et sa pantomime, quand il demande au tavernier Orsini ce qu'il a fait de ses deux fils, et qu'il foudroie de sa parole et de son regard la reine marâtre à qui l'idée n'était pas venue de faire exposer ses enfants au lieu d'ordonner leur trépas; et puis quelle accentuation de victorieuse adresse dans ses plaintes! quelle résignation factice d'un désespoir qui doit le rendre libre, lorsqu'il demande par gradation à Marguerite de délier les cordes qui le retiennent! Que l'artiste a bien compris l'auteur! Quel tableau, mais quel interprète! La scène de la prison était tragiquement admirable; Eugène de Grailly l'a rendue douloureusement sublime. Et quand la tenue, accessoire si indispensable au théâtre, quand les avantages physiques sont réunis au talent, le succès ne peut manquer d'être complet.

Tout Lyon voudra voir une troisième fois cet excellent comédien dans la *Tour de Nesle*; nos bravos et ceux du public, juste et irrécusable appréciateur du vrai mérite, ne lui feront pas défaut.

## Si j'étais Femme.

*Si j'étais femme*, je voudrais aimer et être aimée, car je saurais qu'une femme n'est rien que par le cœur, et que l'affection est le but et la condition de son existence. Pour mieux remplir ma destinée, je voudrais être moins belle que jolie, moins imposante que distinguée, moins régulière que gracieuse, et je voudrais être douée de quelque charme intime que l'espérance elle-même ne pût deviner.

*Si j'étais femme*, je ne répondrais pas de fermer mon cœur à tout sentiment tendre, mais je répondrais de n'aimer qu'une fois; et j'aurais un garant infailible de ma fidélité dans l'extrême difficulté du choix que je m'imposerais, car je voudrais que l'objet de mon amour réunît les dons de l'esprit, les qualités du cœur, la noblesse de l'âme et l'élégance des formes.

*Si j'étais femme*, j'apprendrais de bonne heure que la beauté est le premier présent que nous a fait la nature, et le premier qu'elle nous retire; je déduirais de cette leçon la double nécessité de ne pas trop m'attacher à cette fleur passagère, et de l'embellir par les prestiges de la grâce et des talents qui lui survivent et semblent en conserver l'image et la fraîcheur.

*Si j'étais femme*, je voudrais être bonne pour rester long-temps jeune; rien ne vieillit comme la méchanceté; je voudrais être bienveillante même pour les jolies femmes, indulgente pour leurs défauts ou leurs fautes, prête à rendre justice à leur mérite et à leur supériorité. Il y a dans la bonté quelque chose de beau qui permet presque toujours de confondre les deux épithètes. On dit, indifféremment : un beau ou un beau tableau, une bonne ou une belle statue, un bon ou un beau poème; pourquoi ne dit-on pas de même une bonne ou une belle femme? C'est pour ne pas désespérer l'envie.

*Si j'étais femme*, je ne serais pas coquette; j'entends de cette coquette vaniteuse, indice d'un esprit étroit qui met sa gloire à enchaîner à son char une foule de soupirants, et qui joue l'amour avec les yeux, tandis que le cœur reste insensible.

*Si j'étais femme*, jolie femme, je ne serais pas capricieuse; je connais certain dicton de la galanterie, et je sais tout ce qu'on peut dire pour le justifier : « Le caprice est l'assaisonnement de la beauté; c'est l'épine de la rose. » Moi j'aime mieux la rose sans épine, car ici elle n'a pas moins de parfum, et je crois que tout le monde est de mon goût. On tolère les caprices d'une jolie femme, parce qu'on ne peut pas séparer ses mérites de ses défauts; mais ne serait-elle pas digne de plus d'amour, celle dont le cœur toujours égal n'aurait pas ces boutades qui désespèrent, ces moments d'humeur qui font tant souffrir!

*Si j'étais femme*, au lieu d'être esclave de la mode pour ma parure, je consulerais mon miroir pour savoir si je dois quitter les manches larges pour les manches collantes, étaler aux yeux les contours de ma taille ou la cacher sous les plis d'un sehall bien long. Je ne ferais plus la jeune fille à vingt-cinq ans, je ne danserais plus à trente, et à quarante ans je ne me coifferais plus en cheveux.

*Si j'étais femme*, je ne me laisserais jamais voir en papillotes; je n'avouerais pas un gros appétit; je n'élèverais jamais ma voix au-dessus de son diapason, et je me garderais bien de courir, surtout si j'avais un chapeau à plumes et des manches à gigot.

*Si j'étais femme*, je ne serais jamais négligée; je pousserais la propreté jusqu'à la recherche, et j'aurais toujours à l'esprit ce mot de J.-J. Rousseau : « Une femme sale est ce qu'il y a de plus révoltant dans la nature, et l'homme qui s'en dégoûte n'a jamais tort. »

*Si j'étais femme*, j'aimerais la louange, mais la louange fine et délicate; et pour la distinguer de la flatterie, je pèserais les éloges et ne les compterais pas. Je saurais que les femmes apportent en naissant un genre d'esprit que les hommes ne peuvent atteindre, et je me contenterais de mon lot. Je ne serais ni précieuse ni pédante; si j'avais quelque science, j'aurais grand soin de la cacher, et loin de m'ériger en juge suprême des ouvrages d'art ou d'esprit, je me garderais d'émettre la première mon opinion, et je ne me mêlerais pas aux graves entretiens des hommes supérieurs; mais ils ne les interrompraient pas devant moi et m'épargneraient le mépris de leur silence ou de leur sourire moqueur.

*Si j'étais femme*, en vieillissant je deviendrais dévote; la religion est encore de l'amour, et c'est en Dieu que j'épancherais mon cœur, quand il ne pourrait plus s'ouvrir aux affections terrestres; mais ma dévotion serait douce et facile, et confiante dans un autre avenir, je m'endormirais paisible au jour suprême, en me rappelant ces paroles du divin maître : « Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé » (un homme).  
(*La France littéraire.*)

#### REVUE DE LA SEMAINE.

##### Grand-Théâtre.

LA TOUR DE NESLE. — Mlle GEORGE. — REPRISE DE ROBERT-LE-DIABLE. — DÉBUT DE M. FIRMIN.

Parlez-moi de l'hiver pour peupler et ranimer une salle de spectacle, hier sombre, froide et presque déserte, ce soir étincelante et encombrée de spectateurs impatients, de femmes belles et parées. Vive l'hiver, ma foi, en fait de plaisir et de spectacle surtout!

Pour mon compte, si j'étais directeur, je voudrais que la saison dite *des frimas* durât quelques six mois de plus, et ni le public, ni mes pensionnaires, ni la cause sacrée de l'art (comme on dit), n'y perdraient rien, parole d'honneur!

Or, voici les réflexions que je me faisais *in petto*. — Lundi soir, après avoir vainement fureté dans toutes les loges, toutes les galeries, du parquet au paradis, sans pouvoir trouver la plus chétive place pour mon personnage de critique, force me fut enfin de me résigner à me jucher dans la foule à quelques toises du soupirail, d'où, pressé et assourdi par la rumeur du populaire, aveuglé par les

lueurs éblouissantes du lustre, il me fut, durant quelques instants, permis d'admirer et d'applaudir, de trop loin sans doute, Marguerite de Bourgogne, sous les traits de Mlle George.

Vous connaissez tous *la Tour de Nesle*, ce drame si palpitant d'intérêt, de terreur et de passion, dû à la muse, alors originale et féconde, d'Alexandre Dumas, maintenant cet industriel littéraire, certainement sans pareil. Aussi ne vous comparerais-je pas M. Dumas, le brillant écrivain dramatique que vous savez, M. Dumas, ce dramaturge si émouvant et aux débuts si heureux, avec M. Dumas le romancier inépuisable, l'ouvrier littéraire, si choyé, si loué, et par-dessus tout si chèrement payé. Ce sont deux individualités bien distinctes, trop séparées l'une de l'autre pour que je me hasarde à vous parler d'autre chose que de l'auteur d'*Antony*, d'*Henri III*, et enfin de *la Tour de Nesle*, ces œuvres applaudies, admirées de la foule, cette autre voix de Dieu, qui n'est pas toujours pourtant celle de la justice.

Ceci dit en passant, je me bornerai à constater de nouveau le succès de Mlle George dans le rôle de Marguerite de Bourgogne, et la manière satisfaisante dont M. Eugène Grailly, ce jeune et remarquable artiste qui l'accompagne, ainsi que les autres acteurs de la troupe, l'ont secondée.

Nous le répétons, la salle était comble et les bravos assourdissants. Mlle George, qu'il ne nous appartient peut-être pas de juger, après tant d'infailibles critiques de Paris et de la province, Mlle George a déployé, dans le rôle de Marguerite, toutes les qualités, tous les beaux mouvements que vous lui connaissiez déjà.

Devant la foule, devant ces flots de spectateurs de tout rang et de tout âge, devant le peuple enfin, et dans ce genre si éminemment populaire, le drame, Mlle George sera toujours sûre d'avance d'émouvoir et d'être applaudie. Aussi l'a-t-elle été dans chacune de ses représentations, et mercredi particulièrement, dans la *Sémiramis* de Voltaire, tout étonnée de reparaitre, elle aussi, au grand jour avec ses oripeaux et ses magnificences quelque peu fanés.

Nous comprendrions aisément avec des interprètes aussi dignes que Mlle George, la résurrection du drame et de la tragédie, ces gloires d'autrefois, dont le règne, disait-on, semblait fini, et le sommeil bien paisible au milieu des fracas, des rumeurs et des pompes de l'opéra, cette gloire du jour.

Dans le rôle de Marguerite de Bourgogne, je le répète, dans ce rôle à la fois si hideux et si terrible de puissance et de passion, Mlle George a été fort remarquable dans plusieurs endroits.

Nous comprenons aisément le succès des drames de MM. Hugo et Alexandre Dumas avec de pareils interprètes.

Dans le rôle de Buridan, M. Eugène de Grailly a déployé une précoce intelligence dramatique, une verve, une vérité de diction et de tenue qui lui ont mérité souvent de nombreux et légitimes applaudissements. Ou je me trompe fort, ou un bel avenir est réservé à ce jeune compagnon de la célèbre muse tragique. Dans *Sémiramis* comme dans *la Tour de Nesle*, Mlle George a été parfaitement secondée par M. Eugène de Grailly.

Qu'on vienne me parler ensuite de *genre bâtard et épileptique*, et faire sonner bien haut tous les anathèmes lancés contre le drame moderne par nos modernes aristarques; à cela je répondrai : Mlle George et *la Tour de Nesle* ont rempli deux soirs de suite la salle souvent trop vaste du Grand-Théâtre.

Il me reste bien à dire encore quelques mots sur la reprise de *Robert*, ainsi que sur le premier début de M. Firmin en sa qualité de ténor provisoire. Constatons d'abord l'empressement du public dilettante à venir en masse applaudir le chef-d'œuvre de Meyerbeer. Il y a progrès, je vous assure, dans le goût musical à Lyon. Vienne un conservatoire de musique et une salle de concerts, et Lyon sera à même de fournir à la France et à l'Europe des ténors, des barytons, des basses chantantes ou non, des prime done, etc., tout cela à foison; comme il fournit à Paris et à la province ces magnifiques tissus, ces étoffes inimitables, le désespoir de ses rivaux en industrie...

Mais M. Firmin, me direz-vous? Eh bien! M. Firmin, avec d'excellentes qualités, une voix bien timbrée, a échoué devant un parterre plein des souvenirs de Nourrit et de Siran. Mais son échec n'est point une chute; loin de là, il y a selon nous chez M. Firmin toute l'étoffe et l'avenir d'un ténor qu'avec le secours de l'étude et plus d'expérience scénique, nous applaudirons peut-être avant peu d'années. Du reste, cette représentation de *Robert* s'est trop ressentie, dans tout son ensemble, de l'état de gêne et de trouble du débutant. Jamais peut-être la partition de Meyerbeer n'avait été rendue plus faiblement que dans cette reprise malencontreuse. Exceptons de ces reproches Mmes Minoret

L'entracte lyonnais.



*Lith. Béraud, rue St-Géme, 8, à Lyon.*

M<sup>lle</sup> GEORGES.



et Joly, M. Vernet et surtout Gustave Blès qui a admirablement chanté son air du troisième acte, et dans ce rôle si difficile et si passionné de Bertram, dans ce rôle qu'il créa jadis avec tant de succès, a su déployer avec de nouveaux avantages les magnifiques ressources de sa voix et ses précieuses qualités d'acteur. *Zampa, le Nouveau Seigneur, ma Tante Aurore, Adolphe et Clara*, sont de vieilles connaissances lyriques qu'on aime encore à revoir et même à applaudir. J'allais oublier *l'Ambassadrice* et les deux *Roses*, cet opéra et ce charmant ballet où Mmes Joly, Siran, Donjon et Bazire sont accoutumées à un accueil si flatteur pour leur personne et pour leur talent.

### Théâtre du Gymnase.

Le bénéfice d'Auguste n'a pas été aussi fructueux que nous l'avions espéré. La cause en est à *Robert-le-Diable* et au débutant qui avaient accaparé le public. On a sifflé au Grand-Théâtre, on a sifflé aussi au Gymnase, et je crois que des deux côtés on a eu un peu raison.

Et d'abord pourquoi cette obstination à nous jouer *l'Obstiné*? Les auteurs s'étaient obstinés à en faire une mauvaise pièce, la mémoire des acteurs s'est obstinée à leur faire défaut, et le public s'est obstiné à siffler l'ouvrage. Pauvre *Obstiné*! Repose en paix mon garçon, et ne t'obstine pas à reparaitre de nouveau sur la scène.

Ce qui a fait la réputation du drame de *Lally-Tollendal*, c'est l'acharnement (j'allais dire l'obstination) avec lequel on l'a poursuivi pour en empêcher la représentation à Paris. Les parents, neveux ou descendants du héros de la pièce ont fait un peu de scandale et ont obtenu le changement du titre de l'ouvrage, voilà tout. Et certe il ne fallait pas faire tant de bruit et crier si haut pour si peu. Ce n'est donc plus Lally, mais le comte Arthur, Irlandais et général de marine au service de Louis XV que nous avons sous les yeux. Le général va quitter la France au moment où sa femme va mourir; il a un fils naturel, elle le sait, et avant sa mort elle lui fait jurer de ne jamais le reconnaître. Le général fait le serment exigé et part pour les Grandes-Indes. Arrivé là, il ne trouve que désordre et insubordination. Jésuites, officiers et fournisseurs, c'est à qui donnera le mauvais exemple. La sévérité du général les révolte. Un des officiers doit lui parler au nom de tous, et cet officier est précisément George, le bâtard du comte. Vif et emporté comme son père, il prend un ton si haut, et s'oublie à un tel point, que le général, exaspéré, lève sa canne sur lui. A son tour, George insulte son chef en présence de tout le corps d'officiers.

Il est aussitôt dégradé. Le père Labaur, jésuite, fauteur de tout ce désordre est très-vexé, et dans un coin pleure un jeune et timide matelot. Ce jeune et sensible marin n'est autre que Juliette, la fille légitime du comte Arthur, qui, par ordre de sa mère mourante, a suivi son père sous ce déguisement. Les officiers sont consternés, et le général, se drapant en Brutus, gémit sur l'inflexible sévérité de la discipline.

Bientôt Pondichéry est assiégé; la famine fait soulever les séditieux et les traîtres; on crie, on hurle, on brise et l'on casse tout, à la grande satisfaction du père jésuite, qui se frotte les mains en signe de jubilation. Le comte Arthur veut en vain se défendre, il est trahi, et la ville est vendue et livrée aux Anglais.

A son retour en France, le général est accusé de haute trahison. M. Arouet de Voltaire, que nous voyons apparaître sur la scène avec sa perruque immortelle, M. de Voltaire, dis-je, offre un abri au général qui le refuse. On l'arrête et nous le retrouvons trois années après à la Bastille. Les cheveux du comte Arthur ont blanchi; on vieillit vite en prison. Là, nous revoyons encore M. de Voltaire et Juliette, la fille du condamné, car il est condamné à être décapité. Juliette court implorer la clémence du roi, et apporte, au lieu de sa grâce, un ordre qui avance l'exécution d'une heure. Ici commence une scène de désolation générale. Le bâtard du général arrive à propos pour pleurer avec tout le monde: c'est une pluie de sanglots. Un seul homme sourit: c'est le père Labaur, le jésuite, qui est venu assister à l'agonie de sa victime. Le général va apprendre à son fils le mystère de sa naissance, il menace de parler au peuple en allant à la Grève; le jésuite tremble, mais le bourreau est là; on étouffe les cris du comte, et nous assistons à la fameuse scène du bâillon de fer. Juliette s'évanouit et tombe sur les dalles de la prison, et l'on emporte la victime au lieu de l'exécution, mais auparavant George a reconnu son père et a juré de le venger. Dans un coin, Voltaire prend des notes et reste impassible et dédaigneux au milieu de cette scène déchirante. « Qu'écrivez-vous donc là? demande le père Labaur. — Votre nom, monsieur, » répond le philosophe.

Il y a dans ce drame quelques belles pensées, mais elles sont trop confuses et semées sans ordre; quelques caractères énergiquement tracés,

mais qui se heurtent et se heurtent trop souvent les uns les autres. On pouvait en faire un bon drame en trois actes, et on a préféré en mettre cinq; aujourd'hui, c'est la longueur obligée, la mesure de rigueur que l'on donne au public. S'il ne la trouve pas rationnelle, si la charge lui paraît lourde et qu'il la secoue en sifflant, qu'importe! On surcharge la mémoire des artistes, on sacrifie souvent des talents vrais et réels; mais au résultat on a fait un drame en cinq actes! Beau triomphe, sur ma foi!

St-Léon a mis de la noblesse et de la dignité dans le rôle du comte Arthur. Vrai dans sa colère comme dans sa douleur, il a su bien exprimer et rendre tour à tour et avec bonheur ces émotions si différentes d'époux, de père et de général. Il a été, du reste, bien secondé par Claudius qui remplissait le rôle de George. Celui de Juliette, créé par M<sup>lle</sup> Augustine, lui fait le plus grand honneur; c'est la première fois que nous lui voyons jouer dans le drame un rôle aussi important, et la manière dont elle s'en est acquittée lui mérite les éloges sincères que nous sommes heureux de lui adresser. Elle nous a prouvé que l'on peut tout avec de la bonne volonté. Germain a donné un cachet de mordante ironie à la figure caustique et dédaigneuse du philosophe-gentilhomme, et les roulements d'yeux de Guérin nous ont rappelé à merveille les figures cafardes des disciples d'Escobar.

Il me tardait d'arriver au *Grand-Papa Guérin*, délicieuse création où Breton s'est montré à nous sous une forme toute nouvelle. Et, d'abord, disons que le succès de l'ouvrage a été vrai et incontesté, et ce succès est d'autant plus beau, selon nous, qu'à l'avance on l'avait dénigré. Dans le rôle du grand-papa Guérin, quelques passages très-dramatiques ont fait rire; et ceux qui riaient, j'en suis sûr, riaient de bonne foi. C'est que malheureusement il y a des gens qui vont au théâtre en disant: « Nous allons voir Breton, il nous fera rire. » Et, en effet, *la Fille de l'Avare* ou *Une Passion*, pour eux, c'est la même chose; c'est Breton qui joue, c'est Breton qui est premier comique; il doit donc nécessairement égayer les spectateurs: c'est dans son emploi. Braves gens, pour qui l'étude consciencieuse d'un rôle n'est rien, qui laisseront passer inaperçus le jeu muet de la physionomie, les gestes francs et naturels, pour applaudir avec frénésie une tirade ronflante dont les trois derniers mots seront méthodiquement criés ou hurlés. Et comment, après cela, voulez-vous faire de l'art et province? A Paris, chaque type, chaque genre de comique a une personnification individuelle: c'est Bouffé au Gymnase, c'est Arnal au Vaudeville, Vernet aux Variétés, etc. En province, un seul homme doit créer tous les genres. Si son talent est assez grand pour s'assouplir à tous ces contrastes, si la vérité préside toujours à ces mille transformations, oh! riez, riez, je le veux bien, devant une de ces créations arnalesques et bouffonnes; mais aussi, quand l'artiste viendra à paraître dans un de ces rôles où Bouffé vous serre le cœur et vous fait pleurer, oh! ne riez pas, car chacun de vos rires est un sifflet qui décourage et tue l'artiste. Et vous ne pensez pas, vous, que c'est leur existence qu'il sacrifient et qu'ils jouent chaque soir; vous ne savez pas ce que coûte à ces acteurs dont vous riez chacune de ces créations à effet et à émotions saisissantes. Bouffé les paiera peut-être de sa vie. Breton les achète par plusieurs jours de terribles souffrances.

A peine nous reste-t-il assez d'espace pour dire un mot sur la pièce. Guérin est un vieillard presque octogénaire, adorant ses enfants et surtout son petit-fils Lucien, enfant gâté, dont il satisfait tous les caprices. Il a donc, pour cela, dépensé la dernière ressource de son gendre qui le chasse. Le désespoir s'empare du vieillard qui sort pour mettre fin à ses jours. Le hasard le conduit chez Renaud, son ancien associé et la première cause de la misère de sa famille. Il se passe alors une de ces scènes de délire qui vous brisent l'âme, surtout quand on les entend dans la bouche d'un vieillard de 80 ans. Renaud implore son pardon, et Guérin a retrouvé son premier fils d'adoption. Breton, nous le disons hautement, a obtenu un grand succès, et cette création, comme celle de Michel Perrin, est un des beaux fleurons de sa couronne dramatique. Léon Leroy a joué un rôle de clerc d'avoué avec une verve et une gaité admirables. La petite Delestra s'acquitte très-convenablement de son petit rôle de Lucien. Bref, MM. Isidore, Cécicourt et Hamilton, Mmes Legaigneur et Mercier, composent un ensemble qui promet à la pièce un succès de longue durée.

### Modes.

La mode, cette reine du monde, si inconstante, si capricieuse, si bizarre quelquefois, dont les décisions sont pourtant souveraines, est aussi une des faces nombreuses de l'art, et non la moins curieuse; car

les modes d'un peuple, c'est presque l'histoire de son caractère et de ses mœurs. Sous ce rapport, elle devait donc trouver place dans nos colonnes, et nous l'eussions admise depuis long-temps, si des embarras matériels ne nous avaient arrêtés. Nous savons qu'à un journal créé pour le théâtre, qui est aussi le théâtre de la toilette, il faut un article *Modes*, comme il faut un article *Théâtres*. Notre œuvre ne pouvait être complète qu'en donnant au public cette partie intéressante pour le monde fashionable.

Celui qui s'en est chargé est un jeune homme qui a vécu long-temps à Paris, vrai flâneur, et qui est venu mettre à notre disposition son loisir et ses flâneries. Son habitude du monde et ses mœurs fashionables lui ont donné un tact sûr quand il s'agit d'apprécier la coupe et l'élégance d'un habit. Aujourd'hui que l'art du tailleur a atteint un tel degré de perfection qu'il semble impossible de plus rien créer, c'est une nécessité, pour tout ce qui se pique de bon ton, d'avoir un habit dont la coupe soit gracieuse, une robe dont le corsage soit élégant. Et n'est-ce pas raison ? Vous connaissez tous ce vieux proverbe : *L'habit ne fait pas le moine, mais il l'embellit*. S'il embellit, le négliger c'est n'être pas raisonnable, car la raison veut que nous cherchions à plaire. Demandez plutôt à nos merveilleuses. Elles vous diront ce sentiment indéfinissable de satisfaction qu'elles éprouvent, quand elles s'offrent au public avec une toilette élégante et harmonieuse, une toilette *chic*, pour nous servir de l'expression convenue. Qui sait ? il y a quelquefois toute une destinée d'homme ou de femme dans la coupe d'une robe, d'un habit, et dans la disposition plus ou moins *artistique* d'une chevelure.

Voici venir l'époque des soirées, des bals. C'est le moment où l'empire de la mode est le plus absolu. Or, ne pas s'y soumettre, quelque capricieux qu'il soit, c'est s'exposer au ridicule, et en France le ridicule tue. Notre collaborateur tiendra donc nos lecteurs et nos lectrices, surtout, au courant de toutes les nouveautés de Paris. Il ira aussi flâner dans nos meilleurs ateliers et vous dira ce qui s'y fait de mieux. Rien ne sera oublié de ce qui est soumis à l'empire de la mode, pas même les meubles, pas même les étrennes du jour de l'an, ce jour d'espérance pour les uns, d'effroi pour les autres, et que moi je ne vois venir qu'avec une sorte de terreur.

### CAUSERIES.

On nous assure qu'Alexandre a rompu son engagement avec M. Provence. C'est une perte réelle pour le théâtre du Gymnase. Nous ignorons ce qui a pu porter cet artiste à une semblable détermination. Nous donnerons plus tard à nos lecteurs des détails sur cette rupture.

— Nous pouvons rassurer les nombreux amis de notre excellent comique Breton. Son indisposition a été passagère, et nous pourrions encore rire et pleurer avec lui dans *le Grand-Papa Guérin*.

— Siran, notre grand ténor, qu'une indisposition avait éloigné de nous pour aller se chauffer au soleil du Midi, revient complètement rétabli.

## COSTUMES DE BAL,

Place des Terreaux, n° 1, au 3<sup>me</sup>.

M<sup>me</sup> CHEVALIER tient toujours un assortiment de Costumes de bal très-élégants et très-variés ; les amateurs de travestissements trouveront chez elle de quoi satisfaire tous leurs caprices.

## Maladies de Poitrine.

Le Sirop pectoral de Vélar, approuvé des facultés de médecine, comme le plus puissant spécifique dont on puisse faire usage contre les rhumes, catarrhes, asthmes, irritations d'estomac et de poitrine, les crachements de sang ou hémoptysies, la transpiration arrêtée, vulgairement appelée chaud et froid, et contre la coqueluche, se vend chez COURTOIS, ancien pharmacien interne des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, n° 10, à St-Clair, près la Banque. — L'efficacité de ce Sirop est constatée par de nombreuses guérisons mentionnées au Prospectus qui accompagne ces flacons.

Librairie de Prosper NOURTIER, successeur de Payan, rue de la Préfecture, 6.

### Publications en Souscription.

**HISTOIRE DE NAPOLEON**, par M. de Norvins, avec un grand nombre de vignettes par Raffet, en 80 livraisons à 25 centimes.

**HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON**, par M. Laurent (de l'Ardèche), ornée de 500 dessins par Horace Vernet, en 80 livraisons à 25 centimes.

**LES MILLE ET UNE NUITS**, avec 2,000 vignettes, à 30 centimes la livraison.

**CONTES DE LA FONTAINE**, édition illustrée, en 33 livraisons à 30 centimes.

**HISTOIRE DE MANON LESCAUT ET DU CHEVALIER DES GRIEUX**, illustrée par Tony Johannot, en 20 livraisons à 50 centimes.

On trouve à la même librairie tous les ouvrages en souscription, pièces de théâtre, collection complète du *Fantheon*, etc., et abonnement à la lecture.

(Le Magasin est au centre de la rue.)

— Demain lundi, nous pourrions, dit-on, admirer et applaudir M<sup>lle</sup> Georges dans *Léon* et surtout dans *Athalie* ; elle nous promet aussi *Lucrèce Borgia*.

— Les hercules de Lyon sont à Liège. C'est au Grand-Théâtre qu'ils donnent leurs représentations. Ils ne font pas fortune, et les journaux de la localité, tout en reconnaissant que ces messieurs font des choses surprenantes, avouent aussi que ce genre de spectacle ne convient pas au Grand-Théâtre.

— *La Robe Rouge*, par Antony Rénal (2 vol. in-8°), est un roman nouveau dont nous rendrons compte prochainement. — En vente, à Paris, chez Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts ; à Lyon, chez tous les libraires.

— *La France littéraire*, à laquelle, dans notre numéro de ce jour, nous empruntons le spirituel article intitulé *Si j'étais femme*, est toujours, entre les nombreuses revues littéraires, une des plus intéressantes et des mieux rédigées. Il suffit de nommer son habile directeur, M. Charles Malo, et la plupart de ses rédacteurs habituels, pour expliquer son succès toujours croissant, et ses titres divers à la faveur du public lettré. *La France littéraire* paraît tous les mois ; les matières qu'elle traite sont tour à tour graves et légères ; philosophie, morale, beaux-arts, poésie, théâtre, échos du monde fashionable, tels sont les nombreux éléments de curiosité et de genre si divers, qui, périodiquement, composent, pour le plus grand agrément des lecteurs, les colonnes de *la France littéraire*. On s'abonne à Paris, rue Notre-Dame-des-Victoires, 40.

— L'album de romances de M<sup>lle</sup> Loïsa Puget, illustré de charmantes vignettes dues au crayon facile des Déveria et des Johannot, est le plus joli présent d'étrennes qui puisse être fait à un ténor ou à une prima dona de salon. Et comme il pleut parmi nous des ténors et des prima done, il ne peut manquer de se placer un grand nombre de ces charmants albums, où paroles et musique, tout est gracieux et original.

— A l'époque des visites du jour de l'an, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs leur indiquant le joli magasin de M. Charasse, graveur, quai des Célestins, 50. — Nous avons remarqué sur la devanture deux cadres renfermant des adresses et des cartes de visite faites avec ce goût qui distingue et caractérise les artistes de Paris.

### Charade.

Quiconque fait mon vil premier, coquin,  
Mérite d'aller aux galères.....  
Mon glorieux second ne se rencontre guères  
Depuis que le soleil de l'empire est éteint.

A travers les grandes ruines,  
Poète, peintre, artiste, il faut que tu chemines  
Dans la poussière d'or des siècles effacés ;  
Et mon illustre entier, en fouillant ces archives,  
T'apparaîtra brillant, comme on voit sur les rives  
Luire les feux amis des phares embrasés.

Le mot de la dernière charade est *vol-âge*.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

## ÉCOLE DE DANSE,

Montée de la Grand' Côte, n° 7, à Lyon.

Le Professeur prévient les personnes qui désireraient prendre des leçons chez lui, qu'elles y trouveront le moyen d'apprendre en très-peu de temps, attendu qu'il y a répétition les Dimanches, de midi à deux heures, les Lundis soir et Jedis soir, et un nombre suffisant d'écolières pour pouvoir former tous les quadrilles.

On danse toujours aux sons d'une bonne musique.

## PERRUQUES ET TOUPETS,

NOUVEAU PROCÉDÉ SANS PRESSION.

On trouve toujours des échantillons chez l'auteur, M. VAURIS, coiffeur, port du Roi, à Lyon.

## FABRIQUE DE NOUVEAUTÉS

EN TAPIS ET COUVERTURES,

Cours Trocadero, au bout de l'allée Morand, aux Brotteaux.

M<sup>mes</sup> veuve PETIT-JEAN et LUQUET viennent d'établir une fabrique de toutes sortes de Tapis d'autels, de salons, et garnitures de meubles dans les genres les plus nouveaux et d'après des dispositions inconnues jusqu'à ce jour.

## AUX DEUX JUMENTS,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison Vuillemet.

## MICHEL & BERTHE, de Paris, successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

# L'entr'acte Lyonnais



M. BARQUI.